



POUR elle

TESSA DARE

*Walse
de minuit*

LE CLUB DES GENTLEMEN-1

AVENTURES & PASSIONS

Valse de minuit

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

TROIS DESTINÉES

1 – L'impulsive
N° 9618

2 – L'aventurière
N° 9725

3 – L'idéaliste
N° 9757

TESSA
DARE

Le club des Gentlemen – 1
Valse de minuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Ardilly*





AVENTURES
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original

ONE DANCE WITH A DUKE

Éditeur original

Ballantine Books,

an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Eve Ortega, 2010

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2012

Remerciements

À ma merveilleuse famille.

Maints remerciements à mon agent,
Helen Breitwieser, à mon éditrice, Kate Collins,
et à toute l'équipe de Ballantine.

Toute ma reconnaissance à Courtney Milan,
Amy Baldwin, Jennifer Haymore, Lindsey Faber,
Elyssa Papa, Laura Drake, et Jange Brannon,
pour leur aide précieuse avec ce manuscrit,
sans oublier Kim Castillo, pour tout le reste.
Quant à M. Dare... comme toujours, je t'aime !

1

Londres, juin 1817

Un glaçage à la mûre.

Amelia d'Orsay réprima un petit cri de jubilation – la salle était certes comble, mais elle ne tenait pas à attirer l'attention. Elle ne voulait pas avoir à se justifier auprès de toutes ces jeunes femmes. D'autant que la cause de son allégresse n'était à imputer ni à un jeu de cartes chanceux ni même à une demande en mariage. En réalité, elle venait de figurer mentalement le menu d'un dîner.

Elle imaginait d'avance les commentaires de ses amies.

— Lady Amelia, il n'y a que vous pour songer à des recettes de cuisine en un moment pareil !

À vrai dire, cela faisait des semaines qu'elle se trituraient les méninges pour trouver comment agrémenter le faisan braisé sans passer par la traditionnelle réduction à l'eau-de-vie de pomme. Elle avait enfin sa réponse ! Un glaçage à la mûre. Relevé de quelques clous de girofle, peut-être.

Voilà qui était réglé. Elle inscrirait plus tard la variante dans son cahier de recettes. Dissimulant son enthousiasme, elle se contenta d'afficher un demi-sourire. Leur été à Briarbank s'annonçait officiellement parfait !

Mme Bunscombe passa en la frôlant dans un froufrou de soie écarlate.

— 23 h 30, fredonna leur hôtesse. Bientôt minuit.

Bientôt minuit. À cette pensée, l'enthousiasme d'Amelia retomba.

Une débutante au visage d'ange lui agrippa le poignet.

— Il va apparaître d'un instant à l'autre. Comment faites-vous pour rester si calme ? Si ce soir, il me choisit, je risque de faire un malaise.

Amelia lâcha un soupir. Et c'était reparti. Comme à chaque bal, à partir de 23 h 30.

— En tout cas, inutile de chercher à lui faire la conversation, intervint une jeune femme vêtue d'une robe de satin vert. C'est à peine s'il ouvre la bouche.

— C'est à se demander s'il parle notre langue. Ne dit-on pas qu'il a grandi en Abyssinie ou...

— Au Bas-Canada, rectifia une deuxième fille en baissant la voix. Bien sûr qu'il parle notre langue ! Mon frère joue aux cartes avec lui. Il dégage néanmoins quelque chose d'assez primitif, vous ne trouvez pas ? C'est peut-être sa démarche.

— Ou bien ce sont tous ces ragots qui vous montent à la tête, suggéra Amelia non sans bon sens.

— C'est un merveilleux danseur, renchérit une troisième fille. Lorsque nous avons valsé, j'ai eu l'impression de flotter. Et il est aussi beau de près que de loin.

Amelia lui adressa un sourire patient.

À l'ouverture de la saison, le duc de Morland, un ours solitaire plus riche que Crésus, avait fini par se montrer en société. À peine quelques semaines plus tard, il avait tout Londres à ses pieds. À chaque bal, le duc apparaissait aux douze coups de minuit. Il jetait alors son dévolu sur une jeune femme. Mais après quelques danses, il escortait sa partenaire jusqu'à la salle à manger et... disparaissait.

Moins de deux semaines après sa première apparition, les journaux l'avaient déjà surnommé le « Duc de Minuit », et on se l'arrachait à toutes les soirées. Les

jeunes filles à marier n'acceptaient aucune danse avant le dîner de peur de rater une occasion de danser avec le duc. Pour couronner le tout, les hôtesse plaçaient une horloge en un endroit bien visible et donnaient pour consigne à l'orchestre d'entonner le quadrille à minuit pile. Inutile de préciser que le final consistait en une valse lente des plus romantiques.

Le spectacle tenait tout le beau monde en haleine. À chaque bal, à l'approche de minuit, les spéculations allaient bon train. C'était comme contempler des chevaliers du Moyen Âge tenter d'extraire Excalibur du rocher. Les ragots pullulaient. Un soir, pensait-on, une timide ingénue parviendrait à mettre le grappin sur le célibataire récalcitrant, donnant ainsi naissance à une légende.

— On raconte qu'il a vécu comme un sauvage en pleine nature, fit la première jeune fille.

— Il paraît qu'il était à peine civilisé quand son oncle l'a recueilli, ajouta la deuxième. Apparemment, le comportement de sauvageon de son neveu aurait achevé le vieux duc. Il aurait succombé à une crise d'apoplexie.

La jeune femme en vert murmura à son tour :

— Mon frère m'a rapporté qu'il y avait eu un « incident » à Eton. Une espèce de querelle... je ne sais pas précisément. Quoi qu'il en soit, un élève aurait failli mourir, et Morland aurait été expulsé pour cette raison. Pour que l'on renvoie l'héritier d'un duc, c'est que l'affaire était grave.

— Vous ne croirez jamais ce que j'ai entendu dire, intervint Amelia. Il semblerait que, les nuits de pleine lune, le duc se change en hérisson.

Une fois les rires dissipés, elle ajouta :

— Franchement, je ne comprends pas l'intérêt qu'il suscite.

— Vous ne diriez pas cela si vous aviez dansé avec lui.

Amelia secoua la tête. Elle avait assisté à la même scène au cours des semaines passées, non sans amusement. Cependant, jamais elle n'avait songé – ni même désiré – en faire partie. Ce n'était pas de l'amertume, loin de là. Mais alors que la plupart des jeunes femmes y voyaient une romance fascinante, Amelia considérait ce numéro comme un mélodrame complaisant. Un duc riche, beau et célibataire cherchant à accaparer l'attention de la gent féminine. Ce devait être un homme incroyablement vain.

Quant à celles qu'il attrapait dans sa toile – des jeunes filles insipides, de petits modèles, de jolis minois –, aucune ne ressemblait de près ou de loin à Amelia.

En fin de compte, peut-être éprouvait-elle un soupçon d'amertume.

Une femme célibataire n'était-elle pas en droit de revêtir le statut de vieille fille en paix ? Fallait-il qu'à chaque bal on remue le couteau dans la plaie ? Qu'elle assiste, exaspérée, à la même scène, dont elle était inélectablement exclue ? À minuit le duc apparaissait, et à minuit et une minute, son regard balayait la salle sans la voir pour se poser sur une jeune coquette.

Il n'avait certes aucune raison de la remarquer. Sa dot frôlait à peine la mention honorable, et elle n'avait jamais été d'une grande beauté, même lors de sa première saison. Elle avait les yeux un brin trop clairs et le rouge lui montait trop facilement aux joues. En outre, à vingt-six ans, elle s'était faite à l'idée qu'elle serait toujours légèrement trop ronde.

Une voix lui glissa au creux de l'oreille :

— Tu es ravissante, Amelia.

Exhalant un soupir, elle pivota vers son interlocuteur.

— Jack. Que veux-tu ?

Il eut l'air offusqué.

— Un homme ne peut-il pas faire un compliment à sa sœur préférée sans qu'on le soupçonne d'avoir une idée derrière la tête ?

— Pas si l'homme en question n'est autre que toi. Du reste, inutile de chercher à m'amadouer avec tes compliments. Je ne suis pas ta sœur préférée, je suis ton unique sœur. Si c'est ma bourse qui t'intéresse, il faudra faire mieux.

Elle avait dit cela d'un ton léger et taquin, dans l'espoir, certes vain, qu'il réplique : « Détrompe-toi, Amelia, je ne suis pas venu quémander de l'argent. Pas cette fois. J'ai cessé de boire, de jouer et de fréquenter des bons à rien. J'ai décidé de retourner à l'université pour entrer ensuite dans les ordres, comme je l'ai promis à notre mère sur son lit de mort. En outre, tu es vraiment ravissante ce soir. »

Il jeta un coup d'œil autour de lui et baissa la voix.

— Quelques shillings, c'est tout.

Elle laissa échapper un soupir. Il n'était pas encore minuit, et déjà, elle décelait dans son regard aviné une flamme qui n'annonçait rien de bon.

Laisant le groupe de jeunes femmes à leurs babilages, elle prit son frère par le coude et l'entraîna sur la terrasse par la porte la plus proche. L'air nocturne les enveloppa, doux et humide.

— Je n'ai rien, mentit-elle.

— Quelques shillings pour le fiacre, Amelia, fit-il en saisissant le petit sac suspendu à son poignet. Je vais au théâtre avec un groupe d'amis.

« Au théâtre, mon œil », songea-t-elle. Dans une maison de jeux, plus vraisemblablement. Elle serra son réticule contre sa poitrine.

— Et comment suis-je censée rentrer à la maison ?

— Eh bien, Morland te raccompagnera, répliqua-t-il avec un clin d'œil. Juste après votre valse. J'ai misé deux livres sterling sur toi, ce soir.

Merveilleux ! Deux livres supplémentaires qu'elle allait devoir déduire de son argent de poche déjà maigre.

— À une cote formidable, j'imagine, grinça-t-elle.

— Ne dis pas cela.

Tout à coup, Jack parut étonnamment sincère. Il lui caressa le bras.

— Il serait sacrément chanceux de t'avoir, Amelia. Il n'y a pas une seule femme qui t'arrive à la cheville dans cette salle.

Les yeux lui piquèrent. Depuis la mort de leur frère Hugh, à Waterloo, Jack avait changé, et pas en bien. Il arrivait toutefois qu'en de rares occasions, le frère sensible et gentil qu'elle aimait refasse surface. Elle aurait tant aimé le ramener à elle et ne plus le laisser repartir. Quelques semaines, voire quelques mois... aussi longtemps que nécessaire, pour libérer Jack de cette carapace qui ne lui ressemblait pas.

— Allons, sois une gentille sœur, et prête-moi une couronne ou deux. Je mandaterai un coursier chez Laurent. Il t'enverra son landau flambant neuf. Tu seras reconduite à la maison avec toute la classe et le raffinement déployés par son héritière de mines de cuivre.

— Elle s'appelle Winifred. Elle est désormais la comtesse de Beauvale, et tu es prié de parler d'elle avec un peu plus de respect. C'est son argent qui nous a permis d'acheter l'office de Michael et de payer les études de William. C'est d'ailleurs grâce à elle et à Laurent que je ne dors pas sous les ponts.

— Quant à moi, je suis le frère ingrat, celui qui attire la disgrâce sur les siens. Je connais la musique.

Son visage se fendit d'un sourire forcé qui contrastait avec son regard intransigeant.

— Pour quelques sous seulement, tu seras débarrassée de moi.

— Tu ne comprends donc pas ? Je ne veux pas me débarrasser de toi. Au contraire. Je t'aime, imbécile, fit-elle en lissant l'incorrigible mèche rebelle qui bouclait toujours sur la tempe gauche de son frère. Laisse-moi t'aider, Jack, je t'en prie.

— D'accord. Et si tu commençais par me donner un shilling ou deux.

Elle dénoua les liens de son réticule avec maladresse.

— Je te donnerai tout ce que j'ai sur moi, à une seule condition.

— Laquelle ?

— Tu dois me promettre de nous accompagner à Briarbank cet été.

Depuis toujours, les d'Orsay passaient l'été dans un vieux cottage sur la rive de la Wye, en bas d'une colline où se dressaient les ruines du château de Beauvale. Amelia planifiait cette escapade estivale dans les moindres détails depuis des mois, jusqu'à la nappe en damas et les gelées de cassis. Elle en était persuadée, Briarbank était la solution à tous leurs problèmes. Il le fallait.

La mort de Hugh avait anéanti la famille, et tout particulièrement Jack. Dans leur fratrie, ces deux-là étaient inséparables. Si Hugh n'avait qu'un an de plus, il était beaucoup plus mûr que Jack, et sa sagesse avait toujours contrebalancé l'impulsivité de celui-ci. Amelia craignait que Jack, imprudent et inconsolable, désormais privé de l'influence modératrice de Hugh, ne coure droit à sa perte.

Ce qu'il lui fallait, c'était du temps pour cicatriser ses plaies. Du temps loin de la capitale, chez lui auprès de sa famille – enfin ce qu'il en restait. Ici, à Londres, Jack était sans cesse soumis à la tentation, forcé de suivre le style de vie dispendieux de ses camarades. À Briarbank, il redeviendrait le jeune homme agréable qu'elle avait connu. Le petit William profiterait des vacances scolaires pour les y retrouver. Michael serait encore en mer, certes, mais Laurent et Winifred les rejoindraient pour une semaine ou deux.

Et Amelia serait l'hôtesse parfaite. De même que sa mère avant elle. Elle ornerait toutes les pièces de bouquets de mufliers, organiserait des jeux de salon et cuisinerait un faisan glacé à la mûre.

Par la seule force de sa volonté, elle s'arrangerait pour rendre tout le monde heureux. Si nécessaire, elle était prête à recourir à la corruption.

— J'ai une couronne et six shillings sur moi, fit-elle en sortant l'argent de son réticule. Plus six livres d'économies à la maison.

Une petite somme qui avait exigé d'elle maintes privations, et qu'elle avait réunie penny par penny.

— Je te donne tout, à condition que tu me promettes de passer le mois d'août à Briarbank.

Jack émit un claquement de langue.

— Il ne t'a rien dit ?

— Qui ? Me dire quoi ?

— Laurent. Nous n'irons pas au cottage cet été. La décision a été prise cette semaine. Nous allons le louer.

— Le louer ?

Amelia eut soudain l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Elle se retint au bras de son frère.

— Briarbank ? Loué ? À des inconnus ?

— Pas vraiment à des inconnus. Nous avons fait circuler la nouvelle dans les clubs privés. Nous attendons les offres. C'est un cottage de vacances de premier choix, tu sais.

— Je le sais, oui. C'est un lieu tellement idyllique que cela fait des siècles que la famille d'Orsay y passe l'été. Des *siècles*, Jack. Pourquoi décider de le louer tout à coup ?

— Nous sommes tous un peu trop grands pour tremper des biscuits dans le thé et jouer à chat perché, tu ne crois pas ? Bon sang, Briarbank est ennuyeux comme la mort ! À mi-chemin entre Londres et l'Irlande, qui plus est.

— Briarbank ennuyeux ? Tu n'es pas sérieux ? Tu y passais autrefois des étés entiers, à pêcher dans la rivière et à...

Elle se pétrifia.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle en enfonçant les doigts dans le bras de son frère. Combien as-tu perdu ? Combien dois-tu ?

Jack étala enfin son jeu.

— Quatre cents livres.

— Quatre cents livres ! À qui ?

— Morland.

— Le Duc de Min... s'écria-t-elle avant de ravalier la fin du sobriquet ridicule. Mais il n'est pas encore là, reprit-elle. Comment peux-tu déjà lui devoir quatre cents livres ?

— C'est une dette qui date de plusieurs jours. Raison pour laquelle je ne peux pas rester. Il risque d'arriver à tout moment. Je préfère ne pas le croiser tant que je ne me suis pas acquitté de ma dette.

Amelia le dévisagea.

— Je t'en prie, ne me regarde pas avec ces yeux-là. Je m'en tirais plutôt bien jusqu'à ce que Faraday mise son jeton. Ce qui a attiré Morland à notre table et fait grimper les paris en flèche. Morland s'est mis en tête de rafler les dix, vois-tu.

— Les dix quoi ? Les dix *jetons* ?

— Oui, quoi d'autre ? Les jetons sont inestimables, répliqua Jack avec un geste théâtral. Allons, ne me dis pas que tu n'en as pas entendu parler ! Tu vis dans ta bulle, d'accord, mais à ce point ! Il s'agit quand même du cercle de gentlemen le plus élitiste de Londres.

Amelia se contenta de cligner des yeux. Il ajouta avec empressement :

— Lord Harcliffe. Le cheval Osiris. Un étalon, dix jetons de cuivre. Tu as entendu parler du club ? Je ne peux pas imaginer le contraire !

— Navrée, mais je ne comprends pas un traître mot de ce que tu racontes. En bref, tu as parié notre maison familiale contre un vulgaire jeton de cuivre. Et tu as perdu.

— J'avais déjà misé des centaines de livres, je ne pouvais plus reculer. Et mes cartes... Amelia, je te jure que j'avais une combinaison imbattable.

— Apparemment pas.

Il haussa les épaules d'un air fataliste.

— Ce qui est fait est fait. Si j'avais d'autres moyens de réunir la somme, je n'hésiterais pas. Désolé de te décevoir, mais nous ne pourrons pas aller à Briarbank l'été prochain.

— Oui, mais...

Mais il faudrait attendre toute une année avant d'y retourner. Or Dieu seul savait dans quel pétrin Jack allait réussir à se fourrer d'ici là.

— Il doit bien exister une autre solution. Demande à Laurent de te prêter l'argent.

— Tu sais très bien qu'il a les mains liées.

Il n'avait pas tort. Leur frère aîné avait fait un mariage prudent, pour ne pas dire un sacrifice. À l'époque, leur famille avait désespérément besoin d'argent. C'est là que Winifred était apparue, ses bagages bourrés à craquer d'argent appartenant à son père, un magnat de l'exploitation minière. Malheureusement, ces valises étaient également sanglées, et seul le beau-père de Laurent pouvait lâcher du lest. Or jamais le vieillard ne consentirait à céder quatre cents livres pour rembourser des dettes de jeu.

— Je dois filer avant l'arrivée de Morland, répéta Jack. Je suis sûr que tu me comprends.

Il dénoua les liens du réticule qui pendait au poignet d'Amelia. Lorsqu'il récupéra les pièces, elle le laissa faire. En effet, elle comprenait. En dépit de leurs problèmes pécuniaires, les d'Orsay avaient toujours eu un sens aigu de l'honneur.

— J'espère que cela te servira de leçon, se contenta-t-elle de déclarer d'une voix calme.

Il sauta par-dessus le parapet de la terrasse. Faisant cliqueter les pièces dans sa main, il commença à s'éloigner à reculons.

— Tu me connais, Amelia, je n'ai jamais été capable de retenir une seule leçon. Je copiais sur l'ardoise de Hugh.

Elle regarda son frère se fondre dans l'obscurité, les bras serrés contre sa poitrine.

Quel cruel tour du destin ! Briarbank loué pour l'été ! Tout le bonheur engrangé dans ces pierres sacrifié à des inconnus. Tous ces menus et ces promenades planifiés en vain. Sans ce cottage, la famille d'Orsay n'avait plus de lieu de retrouvailles. Et dans un sens, elle n'avait plus de foyer.

C'est avec peine qu'Amelia avait fini par se résigner à son célibat. Cependant, la solitude était supportable dès lors qu'elle pouvait passer l'été dans son vieux cottage. Ces quelques mois loin de tout lui permettaient de tenir le reste de l'année.

Cruelle ironie ! En fin de compte, elle n'était pas si différente de Jack. Elle avait misé tous ses rêves sur un tas de pierres. Et maintenant, il ne lui restait plus rien.

Elle réprima un frisson. Le sort s'acharnait contre elle, réduisant ses espoirs à néant un à un.

À l'intérieur, les douze coups de minuit retentirent.

— Sa Grâce, le duc de Morland.

L'annonce du majordome coïncida avec le douzième coup. Depuis le sommet de l'escalier, Spencer regarda la foule se fendre en deux à l'instar d'une poire trop mûre. Au centre se tenaient les jeunes filles célibataires. Pétrifiées, elles semblaient se recroqueviller sous son regard.

Spencer détestait la foule. Surtout lorsqu'elle était constituée de prétentieux sur leur trente et un. Au fil des soirées, la crème de la société londonienne se réunissait à ses pieds pour le contempler avec des yeux fascinés. C'était complètement absurde.

Leurs regards craintifs trahissaient une certaine suspicion.

Soit. Une part de mystère était parfois un atout – surtout aux cartes. C'était un talent qu'il avait cultivé pendant des années.

Quant au reste – les messes basses, l'attitude soupçonneuse des gentlemen, le geste instinctif des femmes protégeant leurs colliers à son passage –, tout cela sentait la méfiance à plein nez. Qu'importe ! Le fait d'inspirer la crainte pouvait aussi se révéler avantageux.

Non, ce n'était pas tant cela qui le faisait doucement rire que la supplication silencieuse qui s'élevait à chacune de ses apparitions.

Tenez, prenez l'une de mes filles.

Bon sang, le fallait-il vraiment ?

Spencer descendit l'escalier, se préparant à endurer une demi-heure désagréable. S'il s'écoutait, il retournerait sur-le-champ s'enterrer à la campagne pour ne plus jamais avoir à assister à un seul bal de sa vie. Cependant, tant qu'il résiderait à Londres – et c'était temporaire –, il lui était impossible de refuser systématiquement les invitations. Plus que quelques années avant que Claudia, sa pupille, fasse ses débuts dans le monde. S'il voulait qu'elle contracte un bon mariage, il se devait de lui ouvrir la voie. En outre, dans les coulisses de ces soirées mondaines, des parties de cartes intéressantes avaient lieu de temps à autre.

S'il acceptait d'apparaître aux bals, c'était selon ses conditions. Un quadrille, et pas plus. Une conversation aussi limitée que possible. Et puisque la haute société lui offrait ses vierges en sacrifice, ce serait lui qui choisirait sa proie.

Ce soir, il désirait une partenaire taciturne.

D'ordinaire, il jetait son dévolu sur des filles jeunes et insipides, plus désireuses de parader que de capter son attention. Du moins jusqu'au bal Pryce-Foster, où il avait eu le malheur de commencer la soirée avec Mlle Francine Waterford. Un très joli minois, l'œil futé et les lèvres pleines. À force de remuer, ces lèvres avaient toutefois fini par perdre tout leur charme. Elle avait babillé du début à la fin du quadrille. Pire encore, elle avait voulu qu'il participe à la conversation.

D'ordinaire, les femmes faisaient à la fois les questions et les réponses. Mais Mlle Waterford ne l'entendait pas ainsi. Loin de se contenter de ses brefs hochements de tête et de ses raclements de gorge, elle l'avait forcé à articuler une bonne demi-douzaine de mots.

C'était sa punition pour s'être laissé guider par des considérations esthétiques. Finis les jolis minois. Ce soir, il choisirait une partenaire docile et silencieuse, une fille qui se fondait dans le décor. Il se fichait qu'elle soit jolie, voire passable, dès lors qu'elle gardait la bouche fermée.

Quand il s'approcha de l'essaim de jeunes femmes, ses yeux se posèrent sur une frêle créature en marge du groupe qui, dans sa robe de satin melon, paraissait avoir la jaunisse. Lorsqu'il s'avança vers elle, elle se cacha derrière sa voisine. Parfait : elle n'osait même pas croiser son regard.

Il tendait la main pour l'inviter lorsque son geste fut arrêté par une succession de bruits inattendus. Une porte claqua. Des talons martelèrent énergiquement le sol à un rythme staccato.

Instinctivement, Spencer pivota. Une femme plutôt jeune, drapée de bleu, traversait la pièce en ondulant du bassin. Elle vint se camper devant lui. Sa tentative d'invitation ayant avorté, il avait encore la main tendue en direction de Mlle Satin Melon. La nouvelle venue s'en saisit fermement.

— Merci, milord, fit-elle avec une révérence succincte. Ce sera un honneur.

Après un long silence, les premières notes s'élevèrent.

Déçues, les jeunes filles s'éparpillèrent au milieu des murmures, à la recherche d'un cavalier. Pour la première fois de la saison, Spencer se retrouvait avec une partenaire qu'il n'avait pas choisie. C'était plutôt déplaisant.

Mais il était pris au piège. L'impertinente se rangea dans la ligne opposée pour la danse folklorique. Il n'avait pas la moindre idée de qui était sa cavalière.

Tandis que les autres danseurs prenaient place, il en profita pour l'examiner. Il n'y avait pas grand-chose à admirer. Le peu de grâce qu'elle aurait eu s'était évanoui avec sa vilaine course à travers la piste. Des mèches folles flottaient sur son front, et elle avait le souffle court. Cette agitation ne mettait pas en valeur son teint. En revanche, elle accentuait le renflement de son opulente poitrine. En vérité, son corps entier était amplement doté. Des formes généreuses qui tendaient la soie bleue de sa robe.

— Pardonnez-moi, fit-il quand ils formèrent une ronde. Avons-nous été présentés ?

— Une fois, il y a des années. Rien de mémorable, apparemment. Je suis lady Amelia d'Orsay.

La figure les obligea à se séparer quelques instants, ce qui permit à Spencer de faire le point. Lady Amelia d'Orsay. Son défunt père était le septième comte de Beauvale. Ce qui faisait de Laurent, son frère aîné, le huitième comte de Beauvale.

Jack, son benjamin, n'était qu'un vaurien, un panier percé qui lui devait quatre cents livres.

Elle avait sans doute lu dans ses pensées, car lorsqu'ils joignirent ensuite les mains, elle murmura :

— Pas maintenant. Nous en parlerons pendant la valse.

Il grommela en silence. Le quadrille risquait d'être très long. Si seulement il avait été plus rapide ; il aurait attrapé la main de la fille à la jaunisse. À présent que lady Amelia avait eu l'audace de l'accaparer, qui sait de quoi seraient capables les autres jeunes filles pour obtenir ses faveurs ?

La danse folklorique s'acheva. La valse débuta. Il fut obligé d'enlacer celle qui venait de lui compliquer infiniment la vie.

Elle avait au moins le mérite de ne pas tourner autour du pot.

— Milord, permettez-moi d'être directe. Mon frère vous doit une grosse somme d'argent.

— Il me doit quatre cents livres.

— Et ne s'agit-il pas d'une grosse somme à vos yeux ?

— Il s'agit d'une dette qui m'est due. Le montant précis est sans importance.

— Pas pour moi. Vous n'êtes pas sans savoir que le nom de d'Orsay est synonyme de pauvreté nobiliaire. Pour notre famille, quatre cents livres représentent une somme astronomique. C'est simple, nous n'en disposons pas.

— Avez-vous l'intention de m'offrir vos faveurs en guise de paiement ?

Elle parut choquée.

— Sachez que je ne suis pas intéressé, ajouta-t-il aussitôt d'un ton sec.

C'était un léger mensonge. Après tout, Spencer était un homme comme les autres. Et la femme qu'il avait en face de lui était plantureuse, et moulée dans une robe affriolante. Elle possédait certains atouts auxquels il n'était pas entièrement insensible. Son regard s'égarait sans cesse vers son décolleté gansé de dentelle. Il avait deviné un grain de beauté sur la courbe intérieure de son sein gauche. Une minuscule imperfection qu'il se surprit à guigner à plusieurs reprises.

— C'est une insinuation révoltante, s'indigna-t-elle. Cela vous arrive souvent de soutirer les faveurs des proches de vos débiteurs ?

Il haussa les épaules. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais qu'elle pense ce qu'elle voulait. Il se moquait de faire bonne impression.

— Comme si j'allais troquer mes faveurs pour quatre cents livres, enchaîna-t-elle.

— Ne disiez-vous pas que c'était une grosse somme ?

« Une somme bien trop élevée pour les services proposés », fut-il tenté d'ajouter.

— Certaines choses n'ont pas de prix, rétorqua-t-elle.

Il faillit répliquer qu'elle se trompait, mais se ravisa. De toute évidence, cette femme était dépourvue de logique. Ce que sa remarque suivante ne manqua pas de confirmer.

— Je vous demande d'annuler la dette de Jack.

— C'est absolument hors de question.

— Vous ne pouvez pas refuser !

— Je viens pourtant de le faire.

— Quatre cents livres, c'est une misère pour vous. Voyons, vous n'en aviez pas après l'argent de Jack. Il s'est retrouvé pris dans l'engrenage des paris lorsque vous avez enchéri. Vous vouliez le jeton de M. Faraday. Maintenant que vous l'avez, oubliez la mise de mon frère.

— Non.

Elle poussa un soupir impatient. La contrariété s'échappait par tous ses pores, se mêlant au parfum naturel de sa peau. En vérité, elle sentait bon. Pas une de ces essences écœurantes – sans doute trop onéreuses pour ses maigres moyens –, non, juste une odeur ordinaire de savon et de propreté, agrémentée d'une touche de lavande, dont elle devait glisser des brins dans ses armoires.

Elle vrilla son regard bleu au sien.

— Pourquoi ?

Spencer réprima à son tour un soupir d'exaspération. Il aurait pu lui expliquer qu'annuler la dette ne rendrait service ni à son frère ni à sa famille, qui lui serait alors bien plus redevable. Car la reconnaissance est une dette impossible à rembourser. Et puis, qu'est-ce qui dissuaderait Jack de recommencer ? Spencer se doutait que quatre cents livres représentaient une somme non négligeable pour les d'Orsay. Mais ils s'en relèveraient. Et si cette dette pouvait mettre un peu de plomb dans la cervelle de Jack d'Orsay, ce serait un bon investissement.

Tout cela, il aurait pu le lui expliquer. Mais il était le duc de Morland. Il avait renoncé à tant de choses pour

ce titre qu'il fallait bien qu'il en tire quelques avantages. Comme celui de ne devoir d'explications à personne.

— Parce que je refuse, rétorqua-t-il simplement.

Elle crispa les mâchoires.

— Je vois. Et il n'y a rien qui puisse vous faire changer d'avis ?

— Non.

Lady Amelia frissonna. Il la sentit frémir sous sa main. Craignant qu'elle ne fonde en larmes – ce serait le comble ! –, il l'attira à lui et la fit tourbillonner.

Malgré ses efforts, les tremblements redoublèrent. De petits gémississements s'échappèrent de ses lèvres. Il s'écarta légèrement pour examiner le visage de sa cavalière.

Elle était en train de rire.

Son cœur s'emballa. « Calme-toi, mon vieux », s'exhorta-t-il.

— C'est vrai ce que l'on raconte : vous êtes un merveilleux danseur.

Elle l'examina avec curiosité. Son regard partit de son front, courut jusqu'à sa mâchoire, pour se poser ensuite sur sa bouche.

— Et vous êtes indéniablement beau de près.

— Si vous espérez m'amadouer avec vos flatteries, sachez que vous perdez votre temps.

— Non, protesta-t-elle avec un sourire.

Une fossette se creusa dans sa joue droite, mais pas dans la gauche.

— Je vois que vous êtes résolu. Un vrai roc. Ce serait peine perdue de chercher à vous faire changer d'avis.

— Dans ce cas, pourquoi riez-vous ?

Et pourquoi posait-il cette question ? se demandait-il, agacé. Pourquoi ne laissait-il pas le silence retomber entre eux ?

— Parce que je n'ai pas l'habitude de boudier. Vous n'avez pas l'intention d'annuler la dette de mon frère.

Par conséquent, soit je passe le reste du quadrille à pleurnicher, soit je choisis de m'amuser.

— De vous amuser ?

— Visiblement, cette notion vous choque. Certains préfèrent avoir l'air morose en toute compagnie pour faire valoir leur supériorité, observa-t-elle en lui adressant un regard appuyé. Eh bien, moi, je préfère m'amuser. Devrais-je plutôt me lamenter sur mon sort, autrement dit sur mon célibat et la ruine de ma famille ?

— Cela frise l'hypocrisie.

— L'hypocrisie ? répéta-t-elle en riant. N'êtes-vous pas le duc de Morland, qui joue la même scène soir après soir depuis des semaines en partant du principe que les femmes cherchent désespérément à capter votre attention ? Qu'une danse avec le Duc de Minuit est un fantasme universel ? Et vous osez me traiter d'hypocrite parce que mon tour est venu et que j'en profite ?

Elle leva le menton et parcourut la salle de bal du regard.

— Je ne me fais pas d'illusions. Je suis la fille d'un noble ruiné, sur le marché depuis deux saisons, et je n'ai jamais été d'une grande beauté. Il m'arrive rarement d'être au centre de l'attention, milord. À la fin de cette valse, j'ignore si je connaîtrai de nouveau la même sensation. Alors je suis résolue à en profiter tant que cela dure, conclut-elle d'un air de défi. Et vous ne m'en empêcherez pas.

À ce stade, Spencer songea que c'était sans doute la valse la plus longue de toute l'histoire des bals. Détournant le regard, il l'entraîna sur toute la longueur de la piste de danse, s'efforçant d'ignorer les dizaines de paires d'yeux braqués sur eux. Il y avait foule, ce soir.

Quand il se risqua enfin à la regarder de nouveau, il découvrit que son visage était toujours levé vers le sien.

— Allez-vous cesser de me dévisager ?

Le sourire de lady Amelia ne vacilla pas.

— Oh, non ! fit-elle d'une voix profonde qu'il aurait interprétée comme une ouverture sensuelle chez n'importe quelle autre femme. Ce n'est pas souvent qu'une célibataire telle que moi a l'occasion de danser avec un spécimen de premier choix. Ces yeux noisette perçants, et cette sombre chevelure bouclée... J'aimerais beaucoup la toucher.

— Vous vous donnez en spectacle.

— Mais c'est vous qui avez commencé, murmura-t-elle avec modestie. Je ne fais que m'incruster.

Cette valse ne finirait-elle donc jamais ?

— Vous vouliez changer de sujet ? reprit-elle. Nous pourrions peut-être parler de théâtre.

— Je ne vais pas au théâtre.

— De livres, dans ce cas.

— Une autre fois, marmonna-t-il.

En dépit de ses nombreux, très nombreux défauts, lady Amelia n'était pas dépourvue d'esprit. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'en d'autres circonstances, il aurait aimé discuter littérature en sa compagnie. Mais pas dans cette salle bondée.

Le contrôle de la situation lui échappait peu à peu, et cela le mit d'humeur maussade.

— Voilà un regard qui ne présage rien de bon, fit-elle remarquer. Et votre visage vire au cramoisi. Je vais finir par croire toutes ces rumeurs effroyables qui circulent à votre sujet. Vous me donneriez presque la chair de poule.

— Arrêtez.

— Je vous assure, protesta-t-elle. Voyez vous-même.

Elle inclina son cou pâle et lisse. Cette portion de peau douce et veloutée, d'où émanait un parfum délicatement féminin, était dépourvue de grains de beauté.

Spencer sentit son pouls s'accélérer. Il lui aurait volontiers tordu le cou. Car cette petite impertinente méritait une punition. Elle avait l'intention de profiter de la soirée à ses dépens.

C'était précisément cette attitude qui avait perdu son frère à la table de jeux. Acculé, Jack n'avait pas voulu abandonner. Il était resté, avait misé des centaines de livres qu'il ne possédait pas. C'était typique d'une famille telle que les d'Orsay – une lignée de personnalités orgueilleuses et courageuses, mais perpétuellement désargentées.

Lady Amelia voulait le pousser à bout. Et elle approchait dangereusement du but.

Spencer s'arrêta brutalement de danser. Étrangement, la salle continua de tourner autour de lui. Bon sang, cela n'allait pas lui arriver ! Pas ici, pas maintenant !

Mais les signes ne trompaient pas. Les pulsations de son cœur lui martelaient les tympanes. Une bouffée de chaleur l'inonda. L'air devint aussi épais et infect que de la mélasse.

Sapristi ! Il fallait qu'il quitte cet endroit sur-le-champ.

— Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? s'étonna-t-elle. La valse n'est pas finie.

Sa voix semblait venir de très loin, comme si un épais rideau les séparait.

— En ce qui me concerne, la soirée est terminée, décréta Spencer en balayant la salle d'un regard trouble.

Une série de portes se présenta sur sa gauche telle une promesse. Il tenta de lâcher sa cavalière, mais elle s'agrippa à lui.

— Bon Dieu, laissez-moi...

— Vous laisser quoi ? murmura-t-elle en jetant des coups d'œil furtifs autour d'eux. Vous laisser partir ? En m'abandonnant ici sur la piste de danse, complètement humiliée ? De tous les goujats, mufles, malappris...

À court d'expressions, elle le fusilla du regard.

— Il n'en est pas question.

— Comme vous voudrez.

Il referma les mains sur sa taille et la souleva, cinq, dix, quinze centimètres au-dessus du sol. Jusqu'à ce

que leurs regards soient au même niveau. Ses pieds flottaient dans le vide.

L'espace d'une seconde, il savoura la vision de ces grands yeux pâles écarquillés d'indignation.

Puis il l'emporta.

2

Amelia n'eut pas le temps de reprendre son souffle. Ils se retrouvèrent à l'endroit même où elle s'était disputée avec Jack, à peine une demi-heure plus tôt. Ce soir, le jardin des Bunscombe était très fréquenté.

Il la reposa sans douceur sur le sol, et leva la main pour couper court aux reproches.

— Vous l'avez cherché, dit-il en s'appuyant contre une colonne en marbre tout en desserrant sa cravate. Bon sang, quelle chaleur étouffante !

Amelia vacilla quelques instants. Elle éprouvait un mélange de rage et d'euphorie. Elle n'était pas vraiment ce qu'on pouvait appeler un petit gabarit, mais il était encore plus charpenté qu'elle. Lorsqu'il l'avait soulevée, elle avait senti ses muscles saillants sous sa paume.

En le provoquant ouvertement, elle avait eu conscience de jouer avec le feu. Mais elle était d'humeur à prendre des risques. Jack avait filé, leur été à Briarbank était à l'eau, sans parler du fait que ses dernières chances de faire un mariage convenable s'étaient sans doute volatilisées à la seconde où elle avait accosté le duc. Alors pourquoi ne pas s'amuser un peu ? Elle n'avait plus rien à perdre, ni argent ni réputation. Or Morland était un homme riche et puissant, et mystérieusement attirant.

Pour une fois dans sa vie, elle avait osé braver les règles de la bienséance et avait trouvé l'expérience grisante.

Quoi qu'il en soit, elle s'était attendue à tout sauf à cela. Il l'avait littéralement enlevée ! Ah, ces satanées débutantes pouvaient bien rire à présent !

— Et dire que je prenais votre défense quand on vous traitait de barbare, commenta-t-elle d'un air songeur.

— Ah bon ? grogna-t-il. Que cela vous serve de leçon. Ne cherchez plus à me mettre à l'épreuve, car je finis toujours par avoir le dernier mot – aux cartes, en affaires, et dans tout le reste.

Elle éclata de rire.

— Vraiment ?

— Oui, confirma-t-il en glissant les doigts dans ses cheveux. Et ce, parce que je possède une qualité qui semble faire cruellement défaut à votre famille.

— De grâce, dites-moi laquelle !

— Je sais quand le moment est venu de tirer ma révérence.

Elle le fixa longuement du regard. Son profil aristocratique se détachait dans l'obscurité, éclairé par la lumière s'échappant de la salle de bal. Avec ses cheveux bouclés et le marbre en toile de fond, on eût dit le détail d'une frise gréco-romaine. Une beauté figée dans l'éternité.

Pâle comme la mort.

— Vous vous sentez bien ? s'inquiéta Amelia.

— Quatre cents livres.

— Pardon ?

Il ferma les yeux.

— Quatre cents livres pour que vous déguerpissiez sur-le-champ. Un chèque de banque vous sera porté dans la matinée.

Elle en demeura muette de stupéfaction. Quatre cents livres. Elle n'avait qu'à s'en aller pour toucher l'argent. La dette de Jack, envolée. L'été à Briarbank de nouveau au programme.

— Changez le cours du destin de votre famille, lady Amelia. Apprenez à tirer votre révérence.

Grands dieux ! Il ne plaisantait pas. Quelle ironie, songea-t-elle. Il aurait refusé de payer quatre cents livres en échange de ses faveurs, mais il n'hésitait pas un instant à engager ladite somme pourvu qu'elle disparaisse de sa vue. Le mufle ! C'était pour le moins humiliant.

Elle nota qu'il avait à présent le teint grisâtre. Et que son souffle s'était fait laborieux. Quant à la main, qu'il avait posée sur le parapet, tremblait-elle vraiment ou était-ce le clair de lune qui lui jouait des tours ?

L'abandonner alors qu'il risquait de faire un malaise irait à l'encontre de tous ses principes. Elle aurait l'impression de vendre sa conscience pour quatre cents livres.

Or certaines choses n'avaient pas de prix.

Elle fit quelques pas vers lui.

— Franchement, vous n'avez pas l'air bien du tout. Laissez-moi aller vous chercher de...

— Non. Je me sens parfaitement bien.

S'éloignant de la colonne, il se mit à arpenter la terrasse tout en inhalant l'air frais de la nuit.

— Mon unique problème, si vous voulez vraiment le savoir, c'est une indiscrete vêtue d'une robe bleue qui me colle aux basques.

— Inutile de vous montrer grossier. Je veux juste vous aider.

— Mais je n'ai pas besoin de votre aide, rétorqua-t-il en essuyant son front moite de sa manche. Je ne suis pas malade.

— Dans ce cas pourquoi êtes-vous si pâle ? contract-elle. Pourquoi un homme préfère-t-il mourir plutôt que d'accepter l'aide d'une femme ? Et de grâce, un duc ne peut-il pas s'offrir un mouchoir ?

Elle dénoua le réticule attaché à son poignet. Maintenant vidé de ses pièces, il était si léger qu'elle en avait

presque oublié son existence. Elle desserra les liens pour en extraire le seul accessoire qu'il contenait : un carré de tissu confectionné avec soin.

Pendant quelques instants, elle contempla la broderie qu'elle avait finie à peine quelques jours plus tôt. Ses initiales, cousues de fil pourpre, entourées de feuilles de vigne et de quelques volutes de fougères d'un vert un peu plus clair. Sur un caprice, elle avait ajouté une minuscule abeille noire et or près du sommet de la lettre A.

C'était sans doute son ouvrage le plus réussi. Et elle allait le donner à cet homme pour qu'il s'éponge le front ?

— Morland, fit une voix sèche de baryton dans l'obscurité.

Elle s'éleva une fois encore, basse, dure.

— Morland, c'est bien toi ?

Le duc se raidit.

— Qui va là ?

Un bruissement dans les buissons annonça l'approche de l'inconnu. Spontanément, Amelia se précipita vers le duc et lui fourra son mouchoir dans la main. Il regarda tour à tour le carré de tissu, puis la jeune femme.

Elle haussa les épaules. Peut-être était-ce idiot... Simplement, issue comme lui d'une très vieille famille de la noblesse, elle refusait de le laisser affronter un nouveau défi le front dégoulinant de sueur, comme en proie à la malaria, alors qu'elle avait en sa possession un mouchoir propre.

— Merci, murmura-t-il.

Il s'essuya le front à la hâte et glissa l'étoffe dans la poche de sa veste. Au même instant, non pas un mais deux hommes émergèrent d'une haie et franchirent le parapet. Le duc s'interposa entre eux et Amelia, qui trouva le geste fort chevaleresque. Elle ne regretta pas de lui avoir donné son mouchoir.

Les deux hommes prirent soin de rester en dehors du rectangle de lumière provenant de la salle, de sorte qu'Amelia ne put discerner leurs traits. Elle ne distingua que leurs silhouettes : l'une élégante, l'autre impressionnante.

— Morland, c'est moi, Bellamy, dit l'élégant. Inutile de te présenter Ashworth, ajouta-t-il en indiquant le géant à ses côtés.

Le duc se crispa.

— En effet. Nous sommes de vieilles connaissances. N'est-ce pas, Rhys ?

Le colosse ne répondit pas.

— Nous attendions patiemment que tu t'éclipses du bal, reprit Bellamy. Mais nous n'avons plus le temps. Tu dois nous accompagner sans tarder.

— Vous accompagner ? Pourquoi ?

— Nous te le dirons en voiture.

— Dites-le-moi maintenant. Et je verrai si je vous accompagne.

— C'est en rapport avec le club, précisa Bellamy.

Il s'avança dans la lumière. Amelia comprit pourquoi le nom lui avait semblé familier. Elle connaissait ce visage. Et comment oublier cette tignasse savamment ébouriffée ? C'était ce démon, le meneur du cercle très exclusif de jeunes dandys que Jack désirait ardemment rejoindre, et par la faute duquel il avait perdu quatre cents livres. Bellamy était-il également impliqué dans cette absurde histoire de jetons ?

— Le club ? répéta Morland. Tu parles du Stud Club¹ ?

Amelia ne put s'empêcher de s'esclaffer. Le club des étalons ! Ah, les hommes et leurs associations ridicules !

— Oui, nous convoquons une réunion extraordinaire, expliqua Bellamy. Et comme tu représentes

1. En anglais, *stud* signifie à la fois « étalon » et, dans un registre familier, « tombeur, type bien monté ». (N.d.T.)

désormais soixante-dix pour cent des membres, ta présence est requise.

— Il s'agit d'Osiris ? s'enquit le duc, la mine soudain grave. Si jamais il est arrivé malheur à ce cheval, je...

Le géant dénommé Ashworth sortit enfin de son mutisme.

— Ce n'est pas le cheval. C'est Harcliffe : il est mort.

Le ventre d'Amelia se noua.

— Diantre, Ashworth ! s'écria Bellamy. Tu ne vois pas qu'il y a une femme.

— Harcliffe ? répéta-t-elle. Mort ? Vous voulez dire Leopold Chatwick, marquis de Harcliffe ?

Autrement dit, le garçon qui avait grandi à une demi-journée à cheval de Beauvale Castle et qui avait été à l'école avec ses frères aînés ? Ce jeune homme affable aux boucles blondes et aux traits fins, admiré de tous, qui avait eu la gentillesse de l'inviter lors de son tout premier bal ? Et pas à un seul quadrille – comme l'aurait exigé l'amitié –, mais à deux quadrilles entiers ?

— C'est impossible ! Il ne s'agit quand même pas de Leo ?

Bellamy s'avança de quelques pas.

— Je suis navré.

Amelia porta la main à sa bouche.

— Mon Dieu, pauvre Lily !

— Vous connaissez sa sœur ?

Elle hocha la tête.

— Un peu.

Seule personne présente à connaître les deux parties, le duc parut brusquement se rappeler ses devoirs.

— Lady Amelia d'Orsay, je vous présente M. Julian Bellamy. Et voici Rhys St. Maur, lord Ashworth, ajouta-t-il en se rembrunissant.

— En d'autres circonstances, j'aurais été enchantée de faire votre connaissance, fit Amelia en inclinant la tête. Puis-je vous demander comment Lily fait face à cette terrible nouvelle ?

— Elle n'est pas encore au courant, répondit Bellamy. C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes venus te trouver, Morland. En tant que membres du club, nous avons un devoir.

— Quel devoir ? Qui a décrété cela ?

— C'est dans le règlement. Le code de bonne conduite du Stud Club. Comme, de toute évidence, seul le cheval t'intéresse, et non pas l'esprit fraternel qui règne au sein de cette association, tu n'as sans doute pas pris la peine de te pencher sur ledit règlement.

— À vrai dire, je n'en avais jamais entendu parler, rétorqua Morland. Et toi, Ashworth ?

Quoique le colosse fût demeuré dans l'obscurité, Amelia le vit secouer la tête.

— Il y a pourtant un règlement, reprit Bellamy à bout de patience. Et vous y êtes l'un et l'autre soumis sous peine de ne plus faire partie du club. À présent, suivez-moi. Tous les deux. Nous devons informer Lily du décès de son frère.

— Une seconde, intervint Amelia. Je vous accompagne.

— Non, protestèrent les trois hommes à l'unisson.

Ils se dévisagèrent, comme surpris d'être d'accord.

— Si, insista-t-elle. Je viens. Lily a perdu ses deux parents. Leo était la seule famille qui lui restait si je ne m'abuse.

— En effet, admit Bellamy. Malheureusement.

— Eh bien, solidarité féminine oblige, je ne vous laisserai pas piétiner le cœur de Lily avec votre délicatesse de pachydermes. Ce soir, elle va apprendre que son frère unique est mort. Elle va avoir besoin d'une épaule sur laquelle pleurer. Il n'est pas question de la laisser affronter cette épreuve seule, pendant que vous trois, gros ballots, vous vous disputerez au sujet de votre stupide club et de son stupide code sous son nez.

Un long silence s'ensuivit, durant lequel Amelia ne put s'empêcher de regretter certaines de ses paroles. Comme le mot « ballot », adressé à deux pairs du

royaume. Ainsi que la répétition de l'adjectif « stupide » qui dénotait un manque d'imagination. Toutefois, elle n'avait pas plus l'intention de présenter ses excuses que de rester sur la touche. Elle savait ce que c'était de perdre un frère. De porter seule le poids du chagrin. Que n'aurait-elle donné pour que sa mère soit à ses côtés le jour où on leur avait appris la mort de Hugh.

Ce fut le duc qui rompit finalement le silence.

— Nous prendrons ma voiture. Elle est prête, et j'ai un excellent attelage.

— Mes bais sont chauffés, répliqua Bellamy.

Morland serra les mâchoires.

— Mon attelage est sans pareil.

Une joute silencieuse s'ensuivit. Sans même avoir élevé la voix, le duc avait pris le dessus. Il n'avait plus l'air malade du tout.

— Comme vous voudrez, céda Bellamy. Si cela ne vous ennuie pas que nous coupions par le jardin. Tant que nous n'aurons pas parlé à Lily, je préfère passer inaperçu.

De nouveau, les regards se braquèrent sur Amelia.

Elle hésita. De toute évidence, les invités se rendraient compte qu'elle avait disparu avec le duc de Morland dans la nuit. Néanmoins, tout rentrerait dans l'ordre le lendemain, lorsque la nouvelle de la mort de Leo serait connue. Du reste, ce n'était pas comme s'ils étaient en tête à tête.

— Très bien, acquiesça-t-elle.

Bellamy et Ashworth franchirent le parapet et touchèrent le sol avec un bruit sourd. Ils contournèrent la haie et disparurent. Morland les imita sans se presser.

Écoutant ses instructions, Amelia s'assit sur la balustrade, puis balança ensuite les jambes de l'autre côté, plutôt maladroitement, dut-elle admettre. Elle voulut ensuite se laisser glisser du promontoire, qui n'était qu'à un mètre du sol, mais le duc l'arrêta.

— Permettez-moi, fit-il en la prenant par la taille. C'est boueux par ici.

Elle hocha la tête. Il la souleva comme une plume par-dessus la plate-bande et la déposa sur le sentier gravillonné. Cette fois avec délicatesse. Sans doute interprétait-elle ses gestes à tort, mais elle ne put s'empêcher de penser qu'il cherchait à faire amende honorable. À s'excuser en quelque sorte de sa grossièreté sur la piste de danse.

— Merci, fit-elle, vacillant un peu quand ses pieds touchèrent le sol.

— C'est moi qui vous remercie. Pour tout à l'heure, précisa-t-il en tâtant la poche de sa veste, où se trouvait le mouchoir.

— Je vous en prie. Vous vous sentez mieux ?

— Oui.

Ils suivirent le sentier emprunté quelques instants plus tôt par les deux hommes. Ils marchaient côte à côte, mais il ne lui offrit pas le bras. Lorsqu'ils eurent contourné le bâtiment et qu'ils approchèrent de l'allée où attendaient les attelages, elle s'effaça pour le laisser passer devant.

Elle ressentait comme des palpitations au creux de son estomac. Allons bon, elle n'allait pas s'enticher du duc, tout de même ! Ce mufle arrogant qui avait refusé d'effacer la dette de Jack, l'avait insultée ouvertement, l'avait enlevée de force de la piste de danse avant de lui proposer de l'argent pour disparaître.

Simplement, il y avait eu... cet instant incongru – un bruissement dans les fourrés – durant lequel ils avaient négligé leurs différends. Elle s'était précipitée près de lui. Et il s'était placé devant elle pour la protéger.

De nouveau, il porta la main à la poche de sa veste. Il ne cessait de le faire. Et chaque fois, Amelia sentait ses jambes flageoler.

Ils atteignirent sa voiture. C'était un véhicule impressionnant. Ébène, lustré, orné des armoiries du duché, et tiré par quatre chevaux noirs parfaitement assortis.

Le duc l'aida à grimper à l'intérieur, la guidant d'une main et plaçant l'autre au creux de ses reins. Bellamy et Ashworth étaient déjà installés, dos à la route. Amelia et Morland prirent donc place sur la banquette opposée.

Vu la situation, elle n'aurait pas dû éprouver un émoi pareil. Pourtant, elle s'était assise au milieu de la banquette, prenant la liberté de se rapprocher de lui à l'instant où l'attelage s'était ébranlé. Son attitude était vraiment déplorable.

— Comment Harcliffe est-il mort ? voulut savoir Morland.

Amelia s'écarta aussitôt, remerciant en silence le duc de lui rappeler la gravité du moment, ainsi que le caractère inapproprié de ses pensées.

— Détroussé par des malandrins, répondit Bellamy. Battu à mort dans une rue de Whitechapel.

— Bon Dieu !

Il faisait trop sombre pour qu'Amelia puisse discerner le visage de ses compagnons. Elle en conclut qu'ils ne pouvaient pas non plus voir le sien, aussi laissait-elle libre cours à ses larmes.

Ce n'était pas normal. Waterloo appartenait au passé. La guerre était finie, les jeunes gens n'étaient plus censés mourir. À peine quelques semaines plus tôt, elle avait aperçu Leo au théâtre. Il partageait une loge avec des amis chahuteurs, comme nombre de ses fréquentations. Seulement, on pardonnait tout à Leo. Tout le monde l'adorait.

Amelia frissonna. Battu à mort par des malandrins. Ça aurait pu arriver à Jack.

— J'aurais dû être à sa place, reprit Bellamy. Bon sang, ça aurait dû être moi. J'étais censé l'accompagner, mais j'ai annulé. Quel gâchis, ajouta-t-il d'une voix enrouée. Si j'avais été là, j'aurais pu empêcher le drame.

— Ou te faire tuer toi aussi.

— Il aurait mieux valu que ce soit moi. Il avait un titre, des responsabilités, une sœur. Que va-t-il advenir



10030

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 11 juin 2012.

Dépôt légal : juin 2012.
EAN 9782290066270
L21EPSN000863N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion